

« Un peuple qui lutte est un peuple fort »
Adrien Thério, Jules Fournier, *Journaliste de combat*,
Montréal, Lux, 2003, 206 p.

Carlos Bergeron

Numéro 114, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2004). Compte rendu de [« Un peuple qui lutte est un peuple fort » / Adrien Thério, Jules Fournier, *Journaliste de combat*, Montréal, Lux, 2003, 206 p.] *Lettres québécoises*, (114), 42-42.

« Un peuple qui lutte est un peuple fort »

Le portrait mythique d'un journaliste qui avait le goût de la liberté...

ESSAI | CARLOS BERGERON

L'ÉCRIVAIN ADRIEN THÉRIO (15 août 1925-24 juillet 2003), fondateur de *Lettres québécoises*, publiée, en 1954, sa thèse de doctorat dans laquelle il fait une étude sociohistorique du journaliste iconoclaste, le superbe Jules Fournier. C'est de cette thèse, partiellement revue, qu'il est question dans son essai intitulé *Jules Fournier, journaliste de combat*. Thério nous permet de découvrir en Fournier un polémiste accompli, une figure marquante qui a fait de la critique sociale un « art de vivre », sans doute conscient du pouvoir que ses mots pouvaient exercer. Il nous donne à lire l'apologie d'un homme qui a réfléchi sur son époque et dont les opinions personnelles convergent à peu près toutes vers ceci : « Un peuple qui lutte est un peuple fort. » (p. 85)

DU BIOGRAPHIQUE AU LÉGENDAIRE

De facture scolaire, l'œuvre comporte onze chapitres qui respectent, d'une façon évidente, le schéma canonique de la dissertation : une introduction, un développement et une conclusion ; le lecteur a nettement l'impression de lire une série d'essais indépendants, parfaitement bien structurés, ayant pour dénominateur commun le projet de définir la personnalité de Jules Fournier. Il nous semble que Thério prend beaucoup de plaisir à présenter son sujet d'étude en « mode hagiographique », déployant un discours qui encense à la fois le verbe puissant et l'intelligence du personnage, donnant vie à ce qui nous paraît être une légende, « une sorte de figure patriotique » (p. 128) très connue à son époque. Neuf chapitres (outre l'introduction et la conclusion) découvrent tous les visages d'un même homme qui, à travers la thématique récurrente du combat héroïque (notamment contre le mensonge et l'hypocrisie), analysent le rôle fondamental que sa « parole » a eu à jouer dans la société de son temps. Nous explorons donc les multiples talents de Jules Fournier en faisant la connaissance, par exemple, du « politicien » (chapitre II), de « l'économiste » (chapitre III) ou du « polémiste » (chapitre IV), et découvrons l'effervescence langagière d'un homme caustique qui n'hésitait pas à traiter *La Presse* de « vieille garce » (p. 106), accusant, au passage, ses rédacteurs d'être des « reptiles » (p. 104), et qui écrivait aussi des articles provocateurs comme « La prostitution de la justice » (*Le Nationaliste*, 9 mai 1909) ; c'est d'ailleurs sa langue bien pendue et son goût paroxystique de liberté qui lui feront accumuler « pour plus de cent mille dollars d'actions » (p. 126).

Sous la plume de Thério, Fournier prend de l'ampleur et devient presque un mythe, métamorphosé en un patriote guerrier qui a troqué son épée contre un stylo ; il est ce puissant journaliste (l'élite intellectuelle combattant



ADRIEN THÉRIO

l'ignorance crasse), puis le directeur du journal *Le Nationaliste*. Fournier est surtout représenté comme un ardent défenseur des droits et libertés des Canadiens auxquels il conseille d'assurer leur survie et de préserver la « rédemption de la race » (p. 83). Malgré le genre discursif de l'œuvre, qui vise davantage à nous informer qu'à nous émouvoir, la partie « Introduction », en proposant une courte biographie de Fournier, développe tous les ingrédients d'un roman sentimental, ce qui ne manque pas d'accentuer notre sympathie à l'égard du héros : après une carrière exceptionnelle, Jules Fournier meurt à trente-trois ans de la grippe espagnole ; l'aspect dramatique se trouve amplifié par le fait que sa femme n'a « pu le voir que quelques minutes » avant sa mort, car elle était « retenue en quarantaine auprès de son enfant qui avait la scarlatine » (p. 17).

L'ART DU PORTRAIT

Le savoir-faire de Thério se manifeste surtout dans sa façon de nous brosser le portrait d'une société flegmatique opposée à un individu, Jules Fournier, qui se veut un avant-gardiste, voire un révolutionnaire. Les descriptions qu'il fait à son égard sont apologétiques et les épithètes abondent, fleuries : « l'un des plus ardents défenseurs de la pensée française au Canada » (p. 19), « il fut le seul au Canada français à pouvoir manier l'ironie avec une aussi grande dextérité » (p. 101), « Fournier, infatigable travailleur intellectuel » (p. 163), « l'un de nos plus grands écrivains » (p. 188) ; même sa bibliothèque contenant plus de huit cents volumes triés sur le volet « nous renseigne admirablement sur la culture de l'homme » (p. 147) ; son « esprit géométrique », sa « logique rarement prise en défaut », son « raisonnement implacable » (p. 166) en font un fin polémiste.

Thério prend incontestablement son lecteur à un jeu : lui raconter, d'une façon grandiloquente, les aventures extraordinaires d'un « géant » malheureusement disparu trop tôt. On sent surtout toute l'admiration qu'il porte au personnage, admiration qu'il finit par nous transmettre, car nous sortons de cette lecture avec la nette impression d'avoir fait la connaissance d'une espèce de héros aujourd'hui éteinte. Voilà pourquoi on lit *Jules Fournier, journaliste de combat* comme un roman, un peu à la manière des essais de Michelet.